

Nouvelles du dernier siècle

Réjean Beaudoin

Volume 28, numéro 5 (167), octobre 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1986). Nouvelles du dernier siècle. *Liberté*, 28(5), 100–105.

RÉJEAN BEAUDOIN

Nouvelles du dernier siècle

*Je m'empare d'un morceau de réalité, je le trempe dans l'imaginaire, puis je le fais sécher au vent du réel.*¹

1. Noël Audet interviewé par Yves Dubeau, dans *XYZ*, vol. 1, no 4, hiver 1985-86, p. 12.

Il y a si longtemps que j'entends cette lamentation au sujet de la nouvelle, genre décrié, réputé mineur, persécuté ou mal aimé du public et des écrivains eux-mêmes, étouffé par la rumeur. Sa perfection semble en interdire l'appréciation au goût contemporain, à moins que la boulimie des actualités ait fini par faire oublier l'art de raconter du neuf. On se plaint beaucoup du préjugé qui condamne une forme d'art à disparaître, on n'en finit pas d'accuser les lecteurs et les éditeurs de préférer *Le Grand Cyrus* et *L'Astrée* à *L'Illustre Servante*. On oublie que ce vénérable discrédit remonte au XVI^e siècle, alors que la nouvelle naissait comme simple fabliau en prose mis à la mode italienne et répandu comme un aimable divertissement.² La nouvelle se confond souvent avec le conte avant d'élaborer, au cours des siècles, son propre code narratif qui se construit autant par différenciation que par emprunts, le terme de référence se précisant avec la consolidation du genre romanesque. Le roman semble avoir porté ombrage à la nouvelle dès le début du XVII^e siècle. Mais je ne vais pas poursuivre, rassurez-vous lecteurs, cet exposé d'histoire littéraire, autre genre tombé en désuétude, mais qui renaît aujourd'hui de ses cendres. Je tenais seulement à dire que j'ai voulu lire récemment des textes courts, seulement pour le plaisir de faire la nique aux gros livres qui encombrant la

2. Lire René Godenne, *La Nouvelle française*, PUF, 1974, p. 20.

devanture des librairies. Les genres narratifs brefs ont eux aussi une belle histoire. De rares écrivains et peut-être quelques lecteurs en retrouveront la formule oubliée.

*Tout un livre dans chaque feuille, tout l'arc-en-ciel dans chaque blanc, tout le blanc dans chaque nuance, tout l'arbre en chacune des graines, toute l'usine en chacun de ses produits, toute l'aventure en chaque dessin. On ne me laissera certainement pas longtemps dans cette tranquillité.*³

3. Michel Butor, «Menace intime», dans *Possibles*, vol. 10, no 1, automne 1985, p. 17. Numéro intitulé «Le mal du siècle».

Il s'agit d'un homme qui dort dans un fauteuil et dont la conscience assoupie s'étend, filtre à travers ses vêtements, remplit l'appartement, dérive vers des temps et des lieux interdits bien qu'à portée de rêve. Rien de plus simple, rien de moins banal (ou vice-versa). Loin de tout jargon, répudiant toute complaisance, l'écriture se fait descriptive sans s'enliser, le moindre détail la faisant plutôt courir et ce ne sont pas les détails qui manquent. Tout le texte se déploie à partir d'un point rigoureusement défini et posé dès la première phrase: «Il dort, ou plus exactement, c'est comme s'il dormait;» et toute la suite y adhère comme un fil à la trame qu'une main peut déconstruire, pour peu qu'elle le tire sans discontinuer. Cette invisible main, du reste, tel pourrait être ici l'œil du lecteur.

*On ne se lasse pas de lire cet envers, ce bord, cette tranche, de voir jaillir cette touffe, cette chevelure de significations, de s'y plonger, de s'y enivrer.*⁴

4. *Id.* p. 17.

Ici, je lis me sachant au centre du monde, au moins au centre d'un monde qui convoque toutes les représentations dont je fais le théâtre de ma lecture. Je lis les manchettes d'une actualité dont la rédaction épouse complètement l'espace de mes réactions mentales, je sombre dans la profondeur léthargique d'un sommeil abandonné. Admirable la maîtrise qui comble ainsi ma fringale de brièveté et de substance! Ce «fragment» a la pureté d'une définition qui pointe lumineusement en direction du tout qu'elle appelle à

5. «*La peur du neutre*», *Id.* p. 45.

concevoir. Tout à l'opposé de ce «métissage des genres» qu'appelle Claire Lejeune⁵, Butor approche plutôt la forme d'un art retrouvé. C'est à Léon-Paul Fargue (celui de *Haute Solitude*) que l'auteur de *La Modification* m'a ici fait penser.

6. *Id.* p. 38.

7. Recueil anonyme publié vers 1560.

J'ai également aimé, mais pour d'autres raisons, «Les calmars» de Suzanne Jacob. Je m'y suis retrouvé en présence de quatre dineurs qui m'ont bien consolé du malheur de manger seul le plus souvent. Le récit explore minutieusement les couloirs murés d'une sous-conversation à la table d'une terrasse. J'ai eu l'impression de toucher une sorte de sujet-limite: quoi de moins neuf que les propos de table? Et pourtant la scène révèle efficacement ce qui, pour être évident, n'en reste pas moins ordinairement caché: «Je ne serai jamais un fragment de l'actualité, sauf incluse dans un chiffre qui me regroupera statistiquement parmi les abonnés à Oxydol.»⁶ La nouvelle dit ici que rien de nouveau ne peut plus avoir lieu et elle le dit en observant indiscrètement ce que chacun, au fond, ne demande qu'à dire. A l'origine, au temps des *Cent nouvelles nouvelles*,⁷ elle disait au contraire le plaisir de conter un événement «nouveau» (qui ne l'était que par convention, en fait les sujets étaient fixés par le répertoire folklorique).

8. Possibles, vol. 10, no 1, automne 1985, p. 39.

Dans cette nouvelle de Suzanne Jacob, Fabienne fait un effort remarqué par ses trois commensaux pour nourrir le feu d'une mourante conversation. Ceux-ci sont loin de lui en savoir gré. «Je ne saurais pas du tout, dit l'un d'eux, répéter ce qu'elle raconte parce que l'anecdote ne me parvient pas.»⁸ L'anecdote est en effet le cœur de la nouvelle, mais comment faire des nouvelles de ces vies qui se meuvent dans des séries de non-événements? Ne sommes-nous pas tous enfermés dans des séquences avortées de vies possibles qui ne demanderaient qu'à être les nôtres, si du moins nous savions les faire advenir?

9. *Id.* pp. 67-78.

Gaétan Brulotte signe un beau texte, «L'infirmière auxiliaire»,⁹ toujours dans le même numéro de *Possibles*. La part du sociologique y est peut-être plus visible, un peu encombrante et le dénouement me

paraît précipité, brutal, alors que tout ce qui le précède a quelque chose de feutré, de contenu qui s'avère d'une autre efficacité. Un vieillard un peu poète et surtout vagabond aboutit dans un hôpital pour maladies chroniques et n'échappe au désespoir concentrationnaire des grands complexes bureaucratiques que grâce à la complicité d'une infirmière révoltée qui lui administre finalement le beau sacrement d'euthanasie. La mécanique textuelle est impeccable, le point de chute est réussi, les personnages sont bien campés. Là encore je suis frappé par cet effet de «fin de partie» qui coupe sommairement l'attente solidement enclenchée par l'attachant protagoniste, un homme vieillissant et plus riche encore d'espérance que la plupart d'entre nous.

J'ai lu un numéro de la revue XYZ qui se consacre à la nouvelle et qui en récolte d'assez maigres dans un beau zèle apostolique, le tout rehaussé d'une belle photo de Noël Audet.¹⁰ Deux textes valent heureusement le prix coûtant de l'exemplaire: «La Main de Dieu» de Pierre Karch et surtout «La Lune» d'Emmanuel Dumège qui connaît sans doute l'estampe japonaise et qui maîtrise admirablement la phrase courte, allusive et glacée.¹¹

S'il est difficile de parler de la nouvelle (et bien plus encore d'en écrire, si j'en crois mes lectures), c'est qu'elle ne dit rien que nous ne sachions déjà. La nouvelle retarde toujours sur une attente qui la précède de son actualité millénaire. C'est pourquoi le plaisir de sa surprise ne peut être qu'un miracle de l'art. C'est à une bien grande proximité d'un tel miracle, à mon avis, que se tiennent les proses pourtant désenchantées de Daniel Gagnon. *Le Péril amoureux*¹² est une série de petits récits magnifiquement écrits dont la disposition en recueil aiguise encore (comme si c'était possible) l'aspect spectaculaire et grinçant qui en fait un écho percutant de ce que la revue *Possibles*, dans la livraison dont je viens de parler, appelle «Le mal du siècle», ou encore «les maux (mots) de ce siècle», comme préfère le nommer Lise Gauvin. *Le Péril amoureux* parle de l'enfance, de l'amour et de l'indici-

10. XYZ, vol. 1, no 4, hiver 1985-86.

11. Id. pp. 41-52 et pp. 53-59.

12. Je signale en passant que VLB Editeur n'a pas cru bon mentionner que toutes les nouvelles du recueil ne sont pas inédites, puisque les lecteurs de *Liberté* en ont pu découvrir plusieurs dans ces pages. Ils les reliront sans doute avec plaisir.

ble horreur de ce temps où nous avons le privilège de vivre, de naître et de mourir. En ce sens, ce sont véritablement des nouvelles. Tout leur effet repose sur des mécanismes de composition rigoureux qui restent cependant toujours au service d'une entière liberté de vision dont le fantasme révèle le dynamisme insoupçonné.

*J'ai douze ans, c'est très vieux, quand je pense à mes chats! J'ai déjà porté vingt robes, douze coiffures, quatorze paires de souliers et seize pyjamas. J'ai eu un seul amour. C'est assez. Je n'en veux pas d'autres. (...) Je déteste manger et m'habiller, me réveiller. Je n'aime pas dormir. Douze fois douze font cent quarante-quatre mois. Je m'arrêteraï bien à la fin de la table de multiplication.*¹³

13. Daniel Gagnon, «A qui la petite Marie?», dans *Le Péril amoureux*, Montréal, VLB Editeur, 1986, pp. 57-58.

Daniel Gagnon vient aussi de publier *La Fille à marier* que Leméac a placé dans sa collection «Roman québécois», probablement par pure commodité, car ce texte est tout à fait de la même coulée que *Le Péril amoureux* et appartient à la nouvelle, dans la mesure où sa prose dépouillée traduit exactement le désarroi de l'extrême présent qui nous happe. Mais je veux m'en tenir au *Péril amoureux*, texte enfiévré de romantisme, mais placé dans la bouche des morts (et surtout des mortes), des enfants et des ravagés à divers titres que nous devenons de jour en jour. On dirait, à les lire, que l'horloge historique n'a pas avancé d'un branlant depuis Baudelaire, depuis Artaud.

Il existe un discours théorique et critique sur la nouvelle, ce qu'il est bien difficile de soupçonner (mais dont on peut flairer la «synthèse créatrice» chez Noël Audet¹⁴) à la lecture d'une revue comme XYZ. Il n'est pas question de reprocher à quiconque de privilégier l'inédit et la fiction, mais certaine naïveté touchante est-elle vraiment nécessaire? En admettant même qu'elle le soit, faut-il pour cela transformer l'indispensable «in-connaissance» en vertu? Ce qui à l'origine est donné comme une grâce ne peut pas toujours se survivre à l'état d'émerveillement. Mais le

14. «Entre l'imaginaire et le réel», interview de Noël Audet par Yves Dubeau, dans XYZ, vol. 1, no 4, hiver 1985-86, pp. 3-13.

texte mûri d'un vrai travail d'écriture et cependant mû par l'esprit qui le guide, c'est là le terrain de la nouvelle comme de tout art digne de ce nom. Le mot nouvelle existe en français depuis le Moyen Age, comme dans les autres langues romanes, mais non pour désigner un genre littéraire: le sens en est «événement inconnu» ou «récit d'un événement inconnu». ¹⁵ On aura compris que cette ambiguïté était grosse d'un traitement narratif que l'histoire allait mettre quelques siècles à parfaire. Au terme de cette élaboration, le fait nouveau serait passé de l'événement conté à la forme du récit. Ainsi la nouvelle est un art qui vieillit pour engendrer des textes neufs.

15. F. Deloffre, «La nouvelle», dans *Littérature et genres littéraires*, Paris, Larousse, 1978, pp. 77-86.